venants et titres de travaux, même si les *Actes* correspondants ne sont pas encore publiés.

Attirons particulièrement l'attention de tous les classicistes sur le grand intérêt de la rubrique *Fortleben* (même si les Allemands lui préfèrent maintenant le mot latin, à peine germanisé, de *Rezeption*). Dans une conjoncture où cette survie si diverse des auteurs anciens fait l'objet de travaux de plus en plus nombreux, *M. L.* va devenir une base de données bibliographiques de la plus grande importance. Deux observations pour finir. D'abord l'invitation lancée par Cl. LEONARDI à tous ses lecteurs, et comme telle bonne à « répercuter » ici : l'information bibliographique des auteurs de l'ouvrage inclut également les éditions annoncées, jusqu'en 1984 pour le présent numéro ; et « les tirages à part et volumes qui nous ont été expressément envoyés ». Avis aux auteurs soucieux de diffuser leurs recherches vite et bien : *M. L.* est une bonne adresse (Professeur C. LEONARDI, via Lorenzo il Magnifico 53, I-50129 Firenze).

La fin de la préface évoque avec une émotion pudique la « disparition imprévue et prématurée » de Raoul MANSELLI, président du *Centro* de Spolète et infatigable fondateur de *Medioevo latino* avec C. LEONARDI et son équipe. Ce prodigieux animateur, dont ses collègues disaient parfois « comment MANSELLI fait-il pour organiser 500 colloques par an? » — avec une admiration affectueuse qu'il méritait si bien — reste cher au cœur de tous ceux qui ont été avec lui et grâce à lui ces participants des *Settimane* annuelles de Spolète que les Spolétans appelaient naguère avec amusement les « vecchi Longobardi ». Ce grand ami de la France et des chercheurs français méritait au moins qu'on se joignît ici la gratitude et à la peine de l'équipe de *M. L.*, qui garde droit le cap fixé par lui.

Jacques FONTAINE.

## Le latin, de la Renaissance à nos jours

*Seventy-seven Neo-latin Letters*, an anthology edited by F. F. BLOK : Groningen, Bouma's boekhuis, 1985, IX-256 pages.

Classées dans l'ordre alphabétique des auteurs ces soixante dix-sept lettres vont de 1346 (Pétrarque) à 1669 (Nicolas Heinsius) ; les auteurs des Pays-Bas, du nord ou du sud, avec trente-deux lettres se taillent la part du lion, surtout ceux du XVII^e siècle (Constantin Huyghens, Nicolas Heinsius, Barlaeus, Grotius, les deux Vossius, et seulement 4 textes d'Érasme) ; ils sont suivis par les Italiens (25 lettres dont 7 de Pétrarque, 5 du Pogge) et les pays germaniques (11 lettres, dont bizarrement deux lettres fictives extraites des *Epistolae obscurorum virorum*). Les sujets sont variés, souvent narratifs, toujours intéressants ; les voyages hors d'Europe y tiennent une place (Clénard en terre d'Islam africain, Busbecq chez les Turcs, N. Heinsius à Moscou). Relevons du côté français les lamentations de Muret à qui on a dérobé le manuscrit de Plaute qu'il annotait depuis vingt ans, le récit plutôt malveillant de la mort de Descartes par le médecin van Wullen. Le texte est établi avec grand soin[1], les introductions fournissent les renseignements

1. P. 10, l. 9 corriger en *prodigalitatis* ; 46, 69-70 *ne nimis fierem Arabicus quam vellem* méri-

nécessaires, l'annotation consiste assez souvent dans une traduction, ce qui montre l'intention pédagogique du recueil, auquel on souhaite un tel succès qu'une deuxième édition enrichie en permette l'emploi hors de son pays d'origine.

Jacques CHOMARAT.

MARBODI, *Liber decem capitulorum.* Introduzione, testo critico e commento a cura du Rosario LEOTTA : Roma, Herder, 1984, 256 pages.

Les dix « chapitres » écrits par l'évêque de Rennes à la fin de sa vie constituent une méditation sur la vie humaine d'un plan assez lâche ; ils ne se trouvent rassemblés que dans l'édition princeps de 1524, les neuf manuscrits connus ne véhiculant que cinq de ces compositions. Comme les éditeurs antérieurs (BEAUGENDRE en 1708, W. BULST en 1947), R. LEOTTA prend pour base l'édition *princeps*, qu'il corrige à l'aide des manuscrits pour les cinq pièces où cela est possible. L'introduction nous apprend peu sur les manuscrits eux-mêmes, trop fragmentaires, et sur la diffusion du texte. Elle consiste principalement en listes d'erreurs, dans chacun des manuscrits, dans chacune des éditions, y compris les erreurs typographiques de la première ; suivent, classées méthodiquement, les corrections erronées ou non des éditions BEAUGENDRE et BULST, la liste des endroits où elles transforment l'édition de 1524 grâce aux manuscrits, la liste des conjectures personnelles de l'éditeur, reprise par une liste des endroits où son texte diffère de celui de W. BULST, sans oublier des listes de variations orthographiques. Grâce à cela, l'apparat critique est réduit au strict minimum, avantage compensé par le fait que trente pages de listes de variantes hors de leur contexte, même classées par genre, ne sont guère consultables, et qu'il faut donc rendre hommage de confiance à la méthode et à la précision de l'éditeur.

Mais, à côté de ce soin presque excessif, on peut s'étonner des principes suivis pour l'orthographe du texte. Celui-ci est réduit à l'usage classique. « pour des raisons pratiques », qui ne le sont pas tellement, puisque l'éditeur est obligé de faire des entorses à son principe pour des raisons métriques (p. 53-54). Il s'appuie pour cela sur un texte qui est loin encore d'être reçu généralement comme norme (G. C. ALESSIO, dans *Bene Florentini Candelabrum*, Patavii, 1983, p. CL-CLIV) et qui ne fera sans doute pas l'unanimité rapidement. La restitution de la diphtongue, qui a mis Rosario LEOTTA en contradiction avec lui-même dans ce poème métrique, aboutit à des absurdités en poésie rythmique et rimée. L'utilisation d'un système orthographique périmé depuis des siècles lors de la conception du texte déforme la physionomie des œuvres telles qu'elles étaient perçues par leurs propres auteurs voir à ce sujet les réflexions pertinentes de A. George RIGG dans *Editing medieval texts : english, french and latin...*, New York et Londres, 1977, p. 116-119, plus pondérées peut-être que la polémique récente des *Studi medievali*, 24, 1983, p. 385-389) ; c'est un manque de perspective historique en contradiction avec des efforts séculaires pour faire reconnaître la person-

terait un bref commentaire grammatical ; 240, 18 *praetendere* ne serait-il pas une meilleure leçon que *pertendere*?

nalité et les caractères propres de la langue médiévale. Qui oserait conseiller de renoncer aux graphies archaïsantes de Salluste, pour des raisons pratiques?

Cette attitude est d'autant plus regrettable que l'attention portée par l'éditeur aux procédés rhétoriques et littéraires est très poussée. Les notes qui accompagnent le texte presque vers par vers prennent l'allure d'une « lecture » médiévale, d'un commentaire linéaire extrêmement complet et précis, qui éclaircit les expressions obscures (seules quelques notes sont périphrastiques ou superflues), étudie la prosodie, compare avec l'usage grammatical de Marbode lui-même et de ses contemporains, enfin apporte une quantité de rapprochements avec la littérature antique et médiévale, qui dépasse la simple étude des sources et des *iuncturae*. Pour ce dernier type de recherches, sans doute le *Lateinische Hexameterlexikon* d'Otto Schumann facilite désormais bien les choses, mais l'enquête est bien plus vaste et l'on reste confondu par l'étendue et la diversité des lectures de R. Leotta, qui sont une façon de rendre hommage aux lectures et au goût de Marbode. Il serait souhaitable que de plus en plus de textes médiévaux soient traités avec le même soin et le même respect.

P. Bourgain.

Francisco Sanchez de las Brozas, *Obras*, I, *Escritos Retoricos* : Caceres, Institucion cultural « El Brocense », 1984.

Sanchez de las Brozas, surnommé El Brocense, professa la rhétorique à Salamanque. On a ici un cours de 1556 *De Arte dicendi liber unus*, édité, traduit et annoté par Eustaquio Sánchez Salor, et un *Organum dialecticum et rhetoricum* en trois livres (1re éd., Lyon, 1579, 2e, Salamanque, 1588) par César Chaparro Gómez. Les deux ouvrages consistent en définitions et exemples, tirés surtout de Virgile, Cicéron, Térence et Horace. Index précis des citations et des termes techniques. Excellentes et sobres présentations.

Jacques Chomarat.

Joachim Du Bellay, *Œuvres Poétiques* VII, *Œuvres latines : Poemata*, texte présenté, établi, traduit et annoté par Geneviève Demerson, avec une préface d'Alain Michel, Société des textes français modernes : Paris, librairie Nizet, 1984. Ouvrage publié avec l'aide du C. N. R. S.

Publiés au retour de Rome, la même année que les *Antiquités* et les *Regrets*, un an avant la mort de Du Bellay (1er janvier 1560), les *Poemata* rassemblent en quatre livres des *Elegiae* (la plus longue des huit a moins de 160 vers), 67 *Epigrammata*, 33 *Amores*, et 40 *Tumuli* ; ils sont presque tous en distiques ou en hendécasyllabes. Les plus beaux ont une unité affective et poétique très forte et ne surprendront pas le lecteur familier de l'œuvre en français ; ils expriment le sentiment d'une irrémédiable séparation d'avec le centre de la vie et donc d'une dépossession, sans espoir, de soi-même. Rome de jadis, morte et ensevelie sous ses collines (*El.* 2, 3 et 7 ; *Tum.* 1) ; exil loin de la patrie (*El.* 7) ; vieillesse prématurée (*Ep.* 34 et 35) ; amertume d'être oublié par certains amis chers (*Ep.* 31) ; renoncement aux grands

genres poétiques (*Ep.* 41, etc.) ; renoncement à la langue française[1] obligé quand on est à Rome, et nécessité d'écrire en latin (pour l'auteur de la *Deffense et Illustration de la langue française* !) d'où culpabilité mêlée au plaisir dans cette sorte d'adultère (*El.* 1 et *Ad Lectorem*) ; perte de l'inspiration poétique (*El.* 6, *Ep.* 32) — ce qui paradoxalement arrache au poète ses accents les plus inspirés ; ce sont là autant de variations riches, subtiles, émouvantes sur le même thème profond. Les poèmes d'amour eux aussi, que leur inspiratrice Faustine (Toulet s'est-il souvenu de ce prénom?) ait été fictive ou réelle, ne font que traduire dans un autre registre la même musique, la même impuissance au bonheur (*El.* 5, *Ep.* 34) puisque la femme aimée a été enlevée, séquestrée, et que le poète est séparé d'elle sans espoir. Deux recours cependant : quelquefois la confiance en une figure féminine protectrice, maternelle ; qu'il s'agisse de Marguerite, sœur du roi Henri II (*Dédicace*, *El.* 7, v. 61-68, *Ep.* 50), ou d'une autre (*Ep.* 51), peut-être rendra-t-elle son âme au poète qui l'a perdue? Ailleurs celui-ci exprime sa foi dans la poésie qui par le souvenir et la beauté perpétue ce que le temps a fait disparaître (*El.* 2, v. 131 sq. ; *Am.* 24) et donne une sorte de salut. A ces poèmes majeurs on joindra, car elle les éclaire, l'*Épigramme* 3, sorte d'*Art Poétique* qui fait de la variété le principe esthétique suprême :

> *Quod si eadem haud facies, nec par sit gratia formae*
> *Omnibus, hinc illis gratia maior inest* (v. 15-16).

A côté de cela des épigrammes satiriques quelquefois piquantes, quelquefois laborieuses et obscures, et des épitaphes d'une grande virtuosité dont la dernière seule — celle du poète lui-même — nous émeut par sa fermeté et sa fière modestie.

Ce recueil, sans doute le plus beau qu'ait laissé la poésie latine en France au XVI^e^ siècle, a trouvé en Geneviève DEMERSON une éditrice et une traductrice digne de lui ; elle s'était préparée à cette tâche par plusieurs études remarquées. La traduction, précise, fidèle, harmonieuse, est une belle réussite. Ce n'est pas d'elle qu'on dira, avec Jacques FONTAINE que cite Geneviève DEMERSON : « Toute traduction est une pomme de discorde » ; néanmoins on a relevé çà et là quelques pépins de doute ; *iam* près d'un verbe au futur ne serait-il pas rendu plus exactement par « bientôt » que par « déjà » (*El. Votum rusticum*, v. 56)? En *Ep.* 1, 1 *Esse dedit cunctis solus qui dicitur esse* paraît signifier « Il a donné l'être à tout ce qui existe celui qui seul a le nom d'Être » (ou : « qui seul est dit être »). En *Ep.* 27, 3 *Quicquid id est nam quod tibi scribimus uni*, etc., serait peut-être rendu de façon plus satisfaisante par « Car, quoi que vaille ce que j'écris pour toi seul, etc. » que par « Quoi qu'il en soit — car ce que nous écrivons est pour toi seul — etc. »? *Omnia cesserunt : cessit quoque publica cura* (*Am.* 15, 9) évoque non point la disparition de toutes choses, mais leur capitulation devant l'Amour et *publica cura* paraît désigner le soin des affaires publiques qui, comme la vertu, la bravoure et la sagesse, baisse pavillon devant le dieu tout-puissant. Dans *Opta-*

1. C'sst à ce problème des deux langues, considéré dans une perspective culturelle, qu'A. MICHEL consacre sa préface.

*rim ueteres meos calores* pourquoi ajouter un *dicere* (*Am.* 24, 24)? ce que le poète voudrait retrouver c'est son ancienne ardeur amoureuse. En tout cas je propose à Geneviève DEMERSON ces hypothèses un peu différentes des siennes. Le commentaire copieux et concis éclaire le sens lorsque celui-ci est obscur, ainsi dans plusieurs épigrammes ; il répond à la plupart des questions historiques ou philologiques que peut se poser le lecteur et y ajoute mainte analyse littéraire subtile et pertinente. Chacun pourra y joindre ses propres remarques. Par exemple *Quaeque oculis uilla est nomine pulchra suo* (*El.* 2, 28) fait sans doute allusion au palazzo Belvedere du Vatican, tandis que les vers 35-36 évoquent la villa Giulia, avec la fontaine de l'*Aqua Virgo*, que Jules III faisait alors édifier au nord de Rome. Les dangereux *sophoi* (*Ep.* 21, 11) ne seraient-ils pas les théologiens, les dépositaires de la doctrine sacrée? pour parler de la simple sagesse Du Bellay emploie *sapientia* et les mots de même famille, non ce terme rare qui fait songer aux « sophistes » de Rabelais. La *Regia celsa poli* (*Ep.* 37, 4) dans le poème sur Noël évoque sans doute, plutôt que le palais, la cour céleste, c'est-à-dire les Anges (Luc, 2, 13-14). Mais je ne vois pas ce que sont les trophées du vers 8 dans le même poème. Que ces questions ou remarques ne jettent pas le moindre doute sur l'excellence du travail de Geneviève DEMERSON ; elle a bien mérité de Du Bellay et de la poésie latine. Grand merci à elle.

Jacques CHOMARAT.

Andrée COMPAROT, *Augustinisme et aristotélisme, de Sebon à Montaigne*, thèse : Paris, Éditions du Cerf, s. d. (1984), 678 pages suivies d'une bibliographie, d'une table chronologique et d'une liste des noms de personnes non paginés.

« Cette étude s'est efforcée de montrer combien la pensée des *Essais* s'affirmait à partir du courant augustinien venu du nord, d'Angleterre ou d'Allemagne, mais se fondait au contraire, sur le bonaventurisme espagnol. Elle a cherché à souligner l'unité d'un ouvrage qui s'est attaché à expliquer les divergences de Montaigne avec cette littérature de son époque par un recours plus fidèle à l'œuvre d'Augustin. » (p. 667) et encore : « ... le système augustinien qu'expriment les *Essais*. » ou : « (Montaigne) élabore un nouvel augustinisme ». La thèse n'est pas absolument neuve comme le souligne l'auteur elle-même en rappelant les travaux de DRÉANO. L'étude des *Essais* est précédée par une esquisse de plus de 200 pages sur l'augustinisme médiéval (saint Anselme, saint Bonaventure, Lulle, Gerson, Nicolas de Cuse, Sebon) et sur la place de l'augustinisme au XVI^e^ siècle (Érasme, Agrippa, Vivès, Sanchez). Trop souvent l'analyse précise des doctrines glisse vers un dosage des « ismes » à l'intérieur de chacune ; ceux-ci ne sont pas toujours définis de façon très claire ; le « thomisme » est vu d'un œil méfiant et se range dans le mauvais camp avec l'aristotélisme, qui semble l'ennemi principal, surtout quand il prend la forme du « matérialisme » de Pomponazzi. Érasme représente « l'augustinisme tourmenté par l'humanisme », mais il y a en lui un thomisme (p. 132, n. 2 ; p. 214-215) ; « humanisme » est-il pris au sens historique d'étude des bonnes lettres, des langues, de la grammaire et de la rhé-

torique ou au sens philosophique moderne d'affirmation de l'indépendance ontologique de l'homme, ou aux deux sens à la fois? « Le Dieu aristotélicien... se confond avec le monde » (p. 6) ; dans *la Cité de Dieu* « si (saint Augustin) étudie naissance, grandeur et vieillissement des civilisations, la cité terrestre en général, il marque son opposition à toute pensée panthéiste en ce que le collectif est désormais réprouvé » (p. 11). Les concepts ne sont donc pas employés avec une grande rigueur. Mais si ce flou enlève une partie de leur force démonstrative aux argumentations de l'ouvrage, il serait injuste de s'en tenir à cet aspect. De vastes lectures, une solide érudition quand il s'agit des faits, une chaleur, un engagement personnel, parfois du lyrisme, toujours une grande noblesse de pensée rendent particulièrement attachante la lecture de ce travail considérable.

Jacques CHOMARAT.

I. KAJANTO, *Porthan and classical scholarship. A study of classical influences in eighteenth century Finland* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, ser. B, tom. 225) : Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1984, 165 pages.

Henrik Gabriel PORTHAN (1739-1804) fut en son temps professeur d'*Eloquentia* à l'Université de Turku (Åbo) ; il est surtout célèbre aujourd'hui par ses études sur la langue, l'histoire et le folklore finnois. Mais il a joué un rôle important, aussi, dans la transmission et l'assimilation de la culture classique en Finlande. Parmi les 210 « dissertations » de 16 pages exactement chacune, publiées, selon la mode de l'époque, par le maître lui-même ou sous la signature d'un de ses nombreux élèves, on trouve des prises de position intéressantes sur l'enseignement des langues anciennes et sur l'héritage de l'Antiquité en général.

Dans sa jeunesse, Porthan a connu deux savants prestigieux, Hassel, et Mennander ; c'était l'époque où arrivaient à Turku les premiers échos de la querelle des Anciens et des Modernes, et l'intelligentsia de cette ville était plutôt favorable aux Modernes. Le renouveau des études classiques fut assuré par le néo-humanisme, dans la lignée de Winckelmann, avec un intérêt accru pour la Grèce, au détriment des études romaines jusqu'alors prépondérantes.

I. KAJANTO nous fait découvrir successivement : les idées de Porthan sur l'enseignement du latin et sa propre pratique de la langue ; les théories de Porthan sur la rhétorique, où l'influence de Cicéron est considérable ; son enseignement de la poésie, qui se limitait pratiquement à quelques morceaux choisis d'auteurs augustéens. En fait, l'activité des professeurs de l'Université de Turku se déroulait dans une sphère très étroite ; leurs étudiants ne disposaient que de très peu de livres et se destinaient le plus souvent à des carrières de pasteurs ou de médecins en milieu rural...

Et pourtant ! Et pourtant quelques-uns des grands mouvements qui annoncent la Révolution et le Romantisme finissent par arriver, quoique très amortis, dans ce pays lointain. Dans un cours professé en 1787, Porthan exalte la supériorité des Grecs sur les Romains ; en 1803-1804, il explique que les causes de cette supériorité sont à chercher d'une part dans la liberté politique dont jouissaient les Grecs, et d'autre part dans l'enthousiasme,

*ignis*, dont témoignent toutes leurs créations littéraires et artistiques. En même temps, l'impérialisme des Romains et leur esclavagisme sont l'objet d'une attaque en règle. Porthan en profite pour frapper un grand coup sur le despotisme de la Russie, mais accuse aussi la Pologne d'être responsable de ses propres malheurs, parce qu'elle a fait de sa liberté un usage immodéré et suicidaire.

Le livre se termine par des analyses portant sur la querelle des Anciens et des Modernes, sur la mythologie gréco-latine dans ses rapports avec la mythologie scandinave, sur la philosophie de Rousseau et les mythes de Prométhée et de Pandore, enfin sur la fortune d'Homère dans les pays nordiques.

Rien de tout cela ne porte la marque du génie ; Porthan était un honorable professeur, et il y a peu de chances que ses œuvres soient lues ailleurs qu'en Finlande. L'intérêt du livre d'I. KAJANTO est de nous confirmer, par cet exemple pris dans un canton reculé de l'Europe, que l'histoire des Temps Modernes est inséparable d'une certaine « réception » de l'Antiquité. La célèbre Querelle n'est pas close, ou plutôt il n'aurait jamais fallu l'ouvrir : on ne peut être un Moderne qu'en se situant d'une certaine manière face aux Anciens.

Hubert ZEHNACKER.

**Ouvrages scolaires.**

Roger DEGLON, Jean-François CAND, Pierre CARREL, Yves GERHARD, Gilbert SULLIGER, *Vocabulaire latin* : Lausanne, Département de l'instruction publique et des cultes du Canton de Vaud-Scodel, 1985, 273 pages.

Ce manuel se présente comme une refonte du *Vocabulaire latin du Certificat d'études et du Baccalauréat* publié par le premier nommé des auteurs en 1976 (2e tirage), remaniement nécessité par les modifications des programmes scolaires, mais s'appuyant également sur l'expérience acquise. Les auteurs se réfèrent, bien sûr, au *Carnet de vocabulaire latin* de Maurice MATHY (2e éd., Paris, 1955), mais aussi — et c'est une heureuse innovation — au *Dictionnaire fréquentiel et index inverse de la langue latine* du L. A. S. L. A. (Liège, 1980).

L'ouvrage est organisé en vue d'une progression très rigoureuse de l'acquisition des connaissances. Un chapitre préliminaire est consacré à la formation des mots latins : action de l'apophonie, principaux préfixes et suffixes : la liste de ces derniers m'a paru bien limitée. Viennent ensuite huit sections. Les deux premières contiennent les mots déjà appris dans les manuels élémentaires — mais les auteurs ne précisent pas lesquels. Les mots y sont disposés suivant les différentes parties du discours : verbes, noms, adjectifs... Les autres sont construites en fonction d'un programme de lectures : la section III contient les mots fréquents chez César, IV, Cicéron (*Verrines* et *Catilinaires*), V, *Énéide*, VI, Tite-Live, VII, Prose classique (Salluste et œuvres philosophiques de Cicéron), VIII, Poésie et prose impériale (sans autres précisions). A l'intérieur de chaque section, cinq sous-sections correspondant à l'ordre inverse de fréquence des mots : très fréquents, fréquents, assez fréquents, moins fréquents, adverbes et vocabulaire grammatical. Ainsi se trouvent combinées la fréquence générale telle qu'elle est indiquée par le *Dictionnaire*